

Quelle pratique de la Sainte Cène aujourd'hui au regard de l'histoire et du dossier « Textes liturgiques II » ?

Résumé : En dialogue avec l'histoire, cet article élabore une pratique de la Sainte Cène en se posant en particulier les questions suivantes : Comment se préparer pour la Cène ? Comment l'assemblée peut-elle jouer un plus grand rôle ? Quelle place pour le récit d'institution ? Comment rendre grâce sans ennuyer les gens par un cours de dogmatique condensé ? Quel sens pour la fraction du pain et la libation du vin ? Quelle place accorder à l'offrande de soi ?

Abstract : Drawing from the history of liturgy, this article develops a practice of the Lord's Supper, asking the following questions: How to prepare oneself for the Supper? How can the congregation play a more important role? What is the place of the institution account? How to say grace without changing prayer into a dogmatic summary? What is the signification of the gestures linked to the bread and the wine? What about self-offering?

Introduction

Mieux fonder les pratiques de la Sainte Cène, une pastorale des Églises baptistes et des Églises libres, il y a quelques années, en avait fourni quelques indications. C'était aussi le but du dossier « Textes liturgiques II : Baptême, Sainte

* Stuart Ludbrook est aumonier des hôpitaux à Paris (FEEBF).

Cène, Reconnaissance d'un ministère¹ ». Sa parution rapide ne m'avait pas permis de présenter les enjeux théologiques ni d'expliquer les options proposées, voire d'en corriger les faiblesses. Cet article, sans constituer un commentaire du dossier malgré les fréquents renvois, voudrait essayer de réparer cette lacune. Il s'agit d'un survol de quelques questions pratiques au regard de l'histoire, sans vouloir l'ériger en maître, ni prescrire des textes. Nous citerons aussi quelques prières, absentes du dossier, qui pourraient figurer dans une édition ultérieure.

Soulignons que l'Esprit du Christ agit dans l'Église au cours de l'histoire. Il rappelle les paroles du Christ aux apôtres. Il anime le culte et la prière de l'Église (voir Rm 8.28 et Ph 3.3). Par conséquent, il nous aidera à appliquer l'enseignement des apôtres aux réalités pastorales actuelles, en discernant ce qui est constructif parmi les exemples de l'histoire. L'ancienneté d'une prière ou d'une pratique n'est pas en soi une raison suffisante pour son inclusion ou son rejet. La pratique de la Cène a varié au cours de l'histoire. Elle témoigne d'une créativité liturgique, dans la liberté de l'Esprit, aussi bien que du désir de respecter les ordres du Christ dans une situation culturelle donnée.

Comment « faire ceci en mémoire de moi » régulièrement ? Faut-il reproduire autant que possible les gestes et les paroles de Jésus de Nazareth dans la Chambre Haute ? Quel rapport y a-t-il entre le repas pascal juif et la Cène de la nouvelle alliance, instituée par le Christ ? Bénédiction, action de grâces et louanges : quelle distance entre les concepts bibliques et nos pratiques ? Comment « proclamer la mort du Seigneur » (1 Co 11.25) d'une manière vivifiante ? Comment lier dimanche après dimanche lectures bibliques, thème de la prédication et célébration de la Cène ? Reconnaissons que les protestants évangéliques sont partagés dans leur façon de comprendre, de célébrer et de vivre la Cène. Comment se situer par rapport aux pratiques catholiques ? En théologie des sacrements (terme admissible dans son sens premier de « serment d'engagement » pour des Églises de professants)², sommes-nous plus proches de Calvin ou de Zwingli ? Rappelons que le baptême, bien que souvent calviniste, notamment chez Charles Spurgeon³, est marqué aussi par les mouvements charismatique et liturgique. En fait, il reflète diverses théologies et spiritualités, essentiellement de la famille évangélique !

¹ « Textes liturgiques II », *Les Cahiers de l'École Pastorale*, hors série nos. 7-8, décembre 2006. Voir du côté mennonite : Daniel MULLER, *Synthèse des pratiques de la Cène*, Montbéliard, Cahiers du Christ seul 2-3, 1991.

² Voir *Les Cahiers de l'École Pastorale* 29-30, 1998 ; Henri BLOCHER, « De la présence réelle », *Fac-Réflexion* 18, 1992, p. 22-33 ; idem, « Le Saint-Esprit et les sacrements », *Le Bon Combat*, supplément 2, août-septembre 1966, p. 1-11.

³ Voir *Till He come. Communion Meditations and Addresses by C. H. Spurgeon*, 1^{ère} éd. 1896 (à consulter sur le site <http://www.spurgeon.org/spwrtns.htm>).

Nous n'allons pas discuter, malgré leur importance de nos jours, des questions de présidence, de fréquence de la Cène⁴ ou d'ambiance à promouvoir⁵. Nous laissons aussi de côté la communion des malades, en dépit d'un formulaire dans le dossier à ce sujet. Nous avons retenu sept questions fondamentales d'ordre pastoral. Comment se préparer pour la Cène ? Comment l'assemblée peut-elle jouer un plus grand rôle ? Quelle place pour le récit d'institution et les paroles du Christ ? Comment rendre grâces sans ennuyer les gens par un cours de dogmatique condensé ? Quel sens pour la fraction du pain et la libation du vin ? Qui invitons-nous à la table du Seigneur et à la distribution, comment se fera-t-elle et avec quelles paroles pour l'accompagner ? Quelle place accorder à l'offrande de soi ? Nous répondrons par quelques exemples historiques, depuis la Réforme. Des questions apparemment indifférentes voire secondaires peuvent parfois cacher des enjeux pour une communauté. Notre objectif est d'offrir un plan du terrain sans imposer une voie.

Quelques témoins dans l'histoire de l'Église depuis la Réforme protestante⁶

Rappelons la diversité des liturgies de l'histoire de l'Église. Il est impossible de justifier un seul ordre déterminé ni de délimiter arbitrairement son contenu. Quels critères peut-on utiliser ? Faut-il se limiter aux citations bibliques par fidélité aux Écritures ? Ou recourir à l'ancienneté aux dépens de la spontanéité ? Préférer le caractère littéraire et poétique des textes ou privilégier l'utilité pastorale ? Nous répondons qu'il faut sans doute maintenir l'ensemble de ces critères.

La Réforme protestante bouleversa la célébration du Repas du Seigneur. Les divers ordres du culte mirent progressivement en œuvre la théologie des Réformateurs. Quatre changements clés peuvent être relevés dans le déroulement de la Cène. Faut-il les considérer comme contraignants aujourd'hui pour les Églises ? Il s'agit moins actuellement de se démarquer de la messe catholique que de célébrer la Cène d'une manière cohérente, réfléchie et vivante pour notre temps.

En premier lieu, les prières d'intercession, qui avaient tendance à proliférer dans les liturgies orientales anciennes, sont clairement séparées de la grande

⁴ Voir notre « La fréquence de la Sainte-Cène dans le protestantisme de langue française : en quoi la liturgie d'Eugène Bersier (1831-1889), a-t-elle modifié les pratiques ? », p. 105-125, in *Les Mouvements liturgiques : corrélation entre pratiques et recherches*, Conférence St. Serge Paris 2003, Rome, Edizioni Liturgiche, 2004.

⁵ Voir Bernard HUCK, « Quelle atmosphère lors de la Cène ? », *Fac-Réflexion* 18, 1992, p. 4-15.

⁶ Henri CAPIEU, Albert GREINER, Albert NICOLAS, *Tous invités : la Cène du Seigneur célébrée dans les Églises de la Réforme*, Paris, Le Centurion, 1982 ; un dossier historique accessible, même s'il est limité aux Églises réformées et luthériennes.

prière d'action de grâces. Ceci pour éviter toute idée d'efficacité liée à un pouvoir de « consécration ». Leur proximité avec des paroles censées transformer le pain et le vin pouvait donner lieu à des pratiques superstitieuses. En second lieu, la messe ne sert plus de sacrifice propitiatoire offert par le seul prêtre pour les péchés des vivants et des défunts. Le Repas du Seigneur devient un sacrifice de louange et d'actions de grâces. La Cène fait mémoire du sacrifice accompli à la croix et proclame la mort du Christ et ses bienfaits pour les fidèles. En troisième lieu, on abolit l'offertoire où l'on offrait à Dieu le sacrifice de l'Église, la collecte, le pain et les prières pour le salut du monde. La grande prière n'associe plus l'offrande de soi à celle de l'Église voire à celle du Christ. Les Réformateurs, s'appuyant sur Romains 12.1-2, la transforment soit en une exhortation, soit en une prière à la fin du rite, comme chez les anglicans. Enfin, chacun communie sous les deux espèces au pain ordinaire et à la coupe (vin rouge, et non plus le vin blanc de la messe pour le seul prêtre)⁷.

Malgré ces convictions communes, la Cène manifeste les divergences théologiques et liturgiques des Réformateurs⁸. Calvin propose dans ses divers écrits théologiques une sorte de voie médiane entre celles de Luther et de Zwingli :

Si Dieu ne peut tromper ni mentir, il s'ensuit qu'il accomplit tout ce qu'il signifie. Il faut donc que nous recevions vraiment en la Cène le corps et le sang de Jésus-Christ, puisque le Seigneur nous y représente la communion à l'un et à l'autre... De même que le pain nous est distribué dans la main, de même le corps de Christ nous est communiqué, afin que nous en soyons faits participants⁹.

À Genève, Calvin reproduit presque toujours les textes que Bucer utilisait à Strasbourg. Il admet, à propos de son formulaire de baptême, qu'il n'est pas un vrai innovateur en matière de liturgie dans sa *Forme des Prières*. Il est habité par une répugnance à l'égard des pratiques de la messe de son temps.¹⁰ Cependant, sur quelques points, il a marqué l'histoire. Le récit d'institution de la dernière Cène apparaît sous forme d'une « instruction », afin de légitimer l'action qui suit. En le plaçant avant l'exhortation, il modifie l'ordre de Bucer. Par conséquent, chez Calvin, la fraction du pain devient l'action rituelle culminante de la célébration. Calvin, qui avait édité en 1539 quelques psaumes, enrichit l'usage

⁷. Voir la discussion de Jean-Jacques von ALLMEN, *Célébrer le salut. Doctrine et pratique du culte chrétien*, Rites & Symboles 15, Paris/Genève, Cerf/Labor & Fides, 1984, p. 168-173.

⁸. Voir les principales liturgies protestantes et anglicanes de la Cène, chacune dans sa langue d'origine, du XVI^e au XVII^e s., annotées, dans Irmgard PAHL, sous dir., *Coena Domini I. Die Abendmahlsliturgie der Reformationskirchen im 16./17. Jahrhundert*, Fribourg, Éd. universitaires, 1983.

⁹. *Petit Traité de la Sainte Cène, Genève* (1541), Cahors, 1959, p. 28-29 (adaptation moderne de Harald Chatelain et Pierre Marcel, Lyon, Olivetan, 2008).

¹⁰. Voir sa célèbre lettre : *De fugiendis impiorum illicitis sacris* (1537).

de Strasbourg, car il prône le chant des psaumes pendant la distribution. La doctrine calviniste de la Cène (pas de célébration sans communion, pas de communion sans préparation) s'est accompagnée d'une discipline stricte. Les pécheurs notoires furent sommés de s'éloigner de la table. Ceci souligne le caractère sacré du repas du Seigneur chez Calvin.

En Angleterre, le Réformateur anglican Thomas Cranmer semble tributaire des trois réformateurs Luther, Zwingli et Calvin à la fois. Il récupère tout ce qu'il peut de l'ancien rituel anglais de *Sarum* pour son *Prayer-Book* de 1549. Néanmoins, sa doctrine eucharistique se montre, à notre avis, calviniste, dans le déroulement de la « sainte communion » (1552) qui surprend. La belle prière de « L'humble accès » suit directement le *Sanctus*. Ceci reproduit l'ordre d'Ésaïe 6, où le prophète s'humilie au son du chant des séraphins. La distribution intervient immédiatement après les paroles d'institution¹¹. C'est pourquoi, cette liturgie est considérée comme :

La seule tentative efficace qu'on ait jamais entreprise qui donne une expression liturgique à la doctrine de la justification par la foi¹².

Ces deux modèles, réformé et anglican, ont marqué le culte évangélique.

Au XVII^e s., les nouvelles Églises protestantes d'Angleterre, indépendantes et baptistes, rejettent, tout comme les Presbytériens, une liturgie fixe et invariable imposée par l'épiscopat anglican allié à la monarchie absolue. Elles la remplacent par un ordre du culte plus simple. Les *Directives de Westminster*¹³ en sont l'exemple type, qui vaut à cette époque pour ces trois Églises. Ses instructions sont claires mais verbeuses. Ceci motive notre avis qu'il est préférable de fournir un modèle de prière plus qu'une exhortation sur l'ordre et le contenu à rechercher !

Toutefois, la créativité liturgique continue chez Richard Baxter, le premier puritain qui a explicitement recours à une Épiclese (voir section 70). Sa liturgie de communion (1661) invoque donc l'Esprit sur l'assemblée. La prière d'action de grâces comporte trois parties, chacune adressée à un membre de la Trinité. De plus, il suggère que la manière de distribuer la Cène devrait respecter l'habitude des uns et des autres. C'est pourquoi, il admet trois usages : soit « par tablés », selon l'usage presbytérien, soit « assis dans les rangs », selon l'usage de

¹¹. Voir Katie BADIE, *La Prière de « l'Humble accès »*, mémoire de maîtrise, FLTE, Vaux-sur-Seine, 2005.

¹². Gregory DIX, *The Shape of the Liturgy*, Westminster, Dacre Press, 1945, 1975, p. 672, cité par A. M. STIBBS, *Sacrament, sacrifice and Eucharist*, Londres, 1961.

¹³. « Les Directives de Westminster sur le culte » (1645). Voir Ian BREWARD, *The Westminster Directory*, Grove Liturgical Studies 21, Bramcote, Grove Books, 1980. Ce texte est malheureusement absent de la récente traduction en français des *Textes de Westminster*, Aix-en-Provence, Kerygma, 1988.

Zwingli repris par les dissidents anglais, soit « autour de la table ». Cette tolérance en la matière était tout sauf habituelle à son époque.

Au XVIII^e s., les mouvements piétistes, Moraves aussi bien que Méthodistes, simplifient les liturgies¹⁴ tout en transmettant une nouvelle ferveur et une piété centrée sur la crucifixion. John Wesley introduit la pratique de « renouveler notre alliance avec Dieu » lors de la Cène (voir sections 130ss). Bien plus, Charles Wesley compose de nombreux cantiques de communion (*Hymns for the Lord's Supper*, 1745) qui versifient la doctrine eucharistique de Daniel Brevint (*The Christian Sacrament and Sacrifice*, 1650). Leur théologie reflète les acquis et les débats entre anglicans au XVII^e s.

Le renouveau liturgique au XIX^e s.

Pour l'Église catholique-apostolique, dite « irvingienne », J.B. Cardale a produit une liturgie de communion largement redevable à l'antiquité souvent « romaine » mais parfois « orientale ». Il a séparé, curieusement, les actes de « bénir » et de « rendre grâces »¹⁵. J-N. Darby et les « Frères Larges » ont remis la Cène au sommet de chaque culte dominical. Il en est de même dans le renouveau confessionnel, du côté des luthériens comme du côté des anglicans ! C.H. Spurgeon, prédicateur baptiste, a écrit un cantique de communion. La version en français jointe ne correspond pas à la musique :

1. Amidst us our Belov'd stands, And bids us view His pierc'd hands ; Points to His wounded feet and side, Blest emblems of the Crucified.	1. Au milieu de nous se tient notre bien-aimé. Il nous prie de regarder ses mains percées ; Il désigne son flanc et ses pieds blessés, Marques bénies du Crucifié.
2. What food luxurious loads the board, When at His table sits the Lord ! The wine how rich, the bread how sweet, When Jesus deigns the guests to meet !	2. Quelle nourriture luxueuse charge le tréteau Quand à sa table s'assoieit le Seigneur ! Le vin si robuste, le pain si doux Quand Jésus daigne rencontrer les convives.
3. If now with eyes defiled and dim, We see the signs but see not Him, Oh, may His love the scales displace,	3. Même si de nos yeux souillés et usés Nous voyons les signes sans le voir lui. Que son amour fasse tomber les écailles

¹⁴. Voir les principales liturgies protestantes de la Cène, chacune dans sa langue d'origine, du XVIII^e au XX^e s., annotées, dans Irmgard PAHL, sous dir., *Coena Domini II. Die Abendmahlsliturgie der Reformationskirchen von 18 bis zum frühen 20 Jahrhundert*, Fribourg, Accademic Press, 2005.

¹⁵. *The Liturgy and other Divine Offices*, 1838, 1842, Londres, George J. W. Pitman, Chiswick Press, 1880, 1892. Traduction française : *Liturgies et autres divins offices de l'Église*, Paris, 1873, Lausanne, 1901. Sa liturgie de communion a fourni deux prières de préparation à la Liturgie qu'Eugène Bersier a introduite, en 1874, au Temple de l'Étoile à Paris. Voir notre thèse *La liturgie de Bersier et le culte réformé en France*, Lille, Septentrion, 2001, p. 331.

And bid us see Him face to face!

Et nous invite à le voir face à face

4. Our former transports we recount,
When with Him in the holy mount,
These cause our souls to thirst anew,
His marr'd but lovely face to view.
guré.

4. Nous racontons les visions d'autrefois
près de lui sur le mont sacré
Elles font languir à nouveau notre âme
Qu'elle pose son regard sur son beau visage défi

5. Thou glorious Bridegroom of our hearts,
Thy present smile a heaven imparts :
Oh, lift the veil, if veil there be,
every saint Thy beauties see !

Toi, l'époux glorieux de notre cœur
Ton sourire en cet instant répand le ciel
Oh, enlève le voile, si voile il y a et
Que chaque élu voit tes beautés !¹⁶

Ce cantique manque de référence à la résurrection. Néanmoins, cette contribution aux cultes de Sainte Cène mériterait de plus longs développements.

Les retrouvailles théologiques du XX^e s.

Au XX^e s., on découvre ce que Michael Walker nomme « une dimension kerygmatique élargie ». La Cène fait mémoire non seulement de la croix, prise comme un événement isolé, mais de la personne et du ministère du Christ depuis son abaissement jusqu'à son exaltation. C'est pourquoi la grande prière devrait rappeler sa résurrection. L'actualisation des bienfaits de son sacrifice unique se fait grâce à l'Esprit invoqué dans l'épîclèse. La Cène est devenue davantage un repas communautaire. Ceci se traduit, entre autres, par « un signe de paix » (section 39) échangé entre les convives, et par les célébrations plus fréquentes (la remise en valeur de la perspective eschatologie de la Cène devrait nous réjouir, même si elle ne paraît pas beaucoup dans notre dossier, mais voir sections 83 et 95, et le titre « Hymne de la Jérusalem céleste », section 60).

Revenons-en alors aux questions pratiques.

1. Comment se préparer pour la Cène ?

Quelle place pour un moment de recueillement ou une « prière d'approche » avant le culte même, ou à ses débuts, ou juste avant de communier ? Les cultes de préparation et les manuels de prière¹⁷, avant d'assister à la

¹⁶. Il s'agit du n°939 de son recueil de cantiques : *Our Own Hymn Book*, 1896, cité par Michael WALKER, *Baptists at the Table. The theology of the Lord's Supper amongst English Baptists in the Nineteenth Century*, Didcott, Baptist Historical Society, p. 23.

¹⁷. Voir notamment la prière de Pierre DU MOULIN, « Mon Dieu, mon Père, élève mon cœur à Toi, donne-moi ton Saint-Esprit... », in *La tradition calvinienne*, Prières pour tous les temps, Chambray, C.L.D., 1981, p. 52 ; et d'autres prières in *Tous invités*, op. cit.

Sainte Cène, sont une constante dans la piété luthérienne, réformée et anglicane. Citons à titre d'exemple, du côté protestant, du pasteur de l'orthodoxie « éclairée » Jacques Saurin, « Communion » (1703), remarques sur la préparation¹⁸. Cependant, l'appel au discernement a souvent abouti chez les fidèles à un sentiment d'indignité coupable. L'avertissement aux pécheurs notoires (La liturgie de Genève, 1743, en contient une très longue liste) a chassé de la table de communion bien des scrupuleux. Notre but n'est pas de reprendre une pratique moralisante, mais d'insister sur le sérieux nécessaire à la participation à la Cène. Faire une veillée, un ou deux samedis soirs par an, pourrait incarner cette idée. Elle s'inspirerait des vigiles à caractère eschatologique, tels que pratiquées par l'Église ancienne¹⁹.

Le dossier des *Cahiers* fournit des textes qui peuvent nourrir un culte personnel à la maison, une dévotion privée en quelque sorte. Il serait bon qu'ils soient aussi employés au cours du culte dominical, afin de préparer chacun individuellement ou toute la communauté ensemble, à prendre la Cène (p. ex. « l'oraison pour la pureté », section 22).

Se préparer sur le plan spirituel avant de recevoir la Cène devrait gagner en importance aujourd'hui, car le repas du Seigneur a lieu plus souvent qu'à d'autres époques. La préparation englobe une « démarche de repentance », qui pourrait également introduire occasionnellement la Sainte Cène (voir sections 20-30). La question du psalmiste : « Qui peut accéder à la présence de Dieu ? » (Ps 15 et 24), aidera l'assemblée à se tourner vers le Seigneur.

Quelle que soit la pratique adoptée, le but est de favoriser l'examen de conscience avant de recevoir la Cène. C'est ainsi que le commandement de l'apôtre sera respecté. Il est parfois nécessaire de rétablir l'entente entre frères et sœurs, qui fonde toute communion fraternelle, si l'on veut que le partage de la Cène atteste d'une véritable fraternité qui construit l'Église. La prière trinitaire (section 5) développe ce thème, cher aux Églises de professants et rarement exposé dans les liturgies :

Esprit saint, ... Remplis notre cœur afin que le partage de ce pain et de cette coupe témoigne qu'en ce lieu *nous formons le corps de Christ*.

Il faut admettre que, dans notre dossier, il n'est pas aisé de distinguer entre cette « prière d'approche » et les diverses « prières de repentance ». Une rédaction plus rigoureuse sur ce point pourrait mieux faire ressortir ces différences.

¹⁸. Jacques SAURIN, « Communion », remarques sur la préparation, dans Collectif, *Les Sacrements*, Protestantisme 3, Paris, Je sers, 1942, p. 94-95.

¹⁹. Voir l'exemple composé de citations bibliques, tiré des *Petites complies byzantines*, dans le recueil réformé suisse *L'Office divin*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1961, 3^e éd., p. 52-54.

Il existe encore d'autres moyens de préparer les fidèles à recevoir la Cène. Les liturgies primitives utilisaient au début de la célébration les Psaumes 34.9 : « Goûtez, et voyez combien le Seigneur est bon ! » ; et 43.3-4 :

Envoie ta lumière et ta loyauté ! Qu'elles me guident,
qu'elles me conduisent à ta montagne sacrée et à tes demeures !
J'irai vers l'autel de Dieu, vers Dieu, ma joie et mon allégresse ;
je te célébrerai sur la lyre, ô Dieu, mon Dieu !

Relier davantage « la louange » à la Cène éviterait de morceler le culte en parties distinctes sans lien apparent.

En dernier lieu, signalons l'exhortation, qu'affectionnent Bucser et Cranmer. Chez eux, elle ressemble davantage à une « instruction » sur le sens de la Sainte Cène. Elle insiste sur le rôle primordial de la foi personnelle (section 2, A et B accomplit cette fonction). L'exhortation de *La Forme de Prières* (1542) de Calvin a connu une longue histoire²⁰. Bersier l'a remaniée pour sa propre liturgie. Méditons :

Célébrons ici ce sacrifice éternel. Adorons l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ; et qui nous a rachetés par son sang précieux... Gardons-nous en conséquence de nous éloigner de la sainte table où Jésus-Christ nous convie avec tant de bonté. C'est lui qui est notre vie. Nous séparer de lui, c'est la mort. Recevez-le donc par la foi en sorte qu'il vive et règne en nous à jamais²¹.

Une courte exhortation pourrait être utile périodiquement. Bersier préconisait sa lecture lors des fêtes chrétiennes, aux cultes où beaucoup de pratiquants occasionnels se présentent²² (voir la section 38). N'oublions pas qu'un cantique tel que « Jésus, tu nous convies » (recueil *Alléluia*, 24-09) ou des paroles d'invitation peuvent servir au même but (voir section 2, A et B).

En Occident, les prières d'approche de la table, connues sous le titre de prières de préparation de l'officiant, ou prières d'inclination, sont nombreuses. L'Église d'Angleterre a maintenu la prière de l'« humble accès »²³, qui avait reçu les éloges de Bucser. Elle met en avant la grâce du Christ, ce qui nous incite à prendre la Cène (le dossier propose plusieurs versions de cette prière aux sections 6 et 85-87, ainsi que son équivalent chez Calvin à la section 89). Citons une autre prière de provenance anglicane :

Seigneur (Jésus), ceci est ton banquet : préparé par ton attente et dressé à ta commande. On

²⁰. Voir Bruno BÜRKI, *Cène du Seigneur, Eucharistie de l'Église*, Cahiers Oecuméniques 17B, Fribourg, Éd. Universitaires, 1985, p. 57-67.

²¹. *Liturgie de l'Étoile*, (1874) p. 109, édition de 1876, p. 223.

²². Eugène BERSIER, *Projet de Révision de la Liturgie des Églises Réformées de France*, Paris, Fischbacher & Grassart, 1888, p. 15, cité ci-après comme *Projet*.

²³. Voir Katie BADIE, *La Prière de « l'Humble accès »*.

y est convié à ton invitation. Ta propre Parole le bénit et ta propre main le distribue. Il est le mémorial immortel de ton sacrifice sur la croix, le don entier de ton amour éternel et il sera perpétué jusqu'à la fin des temps. Seigneur, tu es le pain céleste, le pain de vie, celui qui en mange n'aura plus faim. Et tu donnes la coupe en vue du pardon, guérison, gaité et vigueur ; celui qui en boit n'aura plus soif. Ainsi pouvons-nous venir à ta table ; Seigneur Jésus, viens vers nous²⁴ !

Certains vont rechigner devant l'emploi de Jean 6 appliqué à la Cène, mais le passage n'est pas exploité de manière abusive !

Toute cette insistance sur la préparation découle d'une conviction forte que la Table du Seigneur ne devrait jamais être profanée ; parce que les fidèles y reçoivent, par la foi, le corps et le sang du Christ, en mémoire de lui, sous forme du pain et du vin.

2. Comment l'assemblée peut-elle jouer un plus grand rôle ?

Tous s'accordent pour dire que l'assemblée devrait intervenir dans le culte en vue de l'édification générale (voir 1 Co 14.12, 26). Dans une perspective charismatique, l'idée même de prières liturgiques semble contrecarrer l'idéal hérité de l'Église de Corinthe. Toutefois, les modèles de prière ainsi que les Acclamations (Hosanna, Maranatha, Amen et Alléluia) sont les formes liturgiques les plus anciennes, héritées de la tradition juive ! Pour que les fidèles, sans parler des visiteurs, ne se sentent pas étrangers, il faut un langage moderne dans des termes contemporains (voir les extraits du recueil *Traces vives*²⁵, sections 30, 33, 87 et 96).

Comment éviter un monologue du seul pasteur lors de la Cène ? Il ne s'agit pas d'exclure des prières improvisées : qu'elles soient de louange, d'action de grâces ou d'imploration. Cependant, il existe d'autres possibilités dans une assemblée nombreuse pour favoriser un culte interactif, c'est-à-dire l'intervention des uns et des autres en plus des chants.

Explorons d'abord les chants prévus. Dans la grande prière, à la section 5, il est proposé que l'assemblée intercale un refrain à trois couplets, relatifs à chaque personne de la Trinité. Ceci souligne que cette prière s'adresse successivement au Père, au Fils et à l'Esprit saint.

Commentons d'abord le titre de la section 60 du dossier des *Cahiers* : « Hymne de la Jérusalem céleste ! » Il atteste que l'Église locale, de tel endroit, vit en communion avec les croyants sur toute la terre et dans la ville céleste selon Hébreux 12.23ss. L'Église anticipe le festin du royaume, le banquet messia-

²⁴. Nous avons traduit Eric MILNER-WHITE, *My God, my glory*, Londres, SPCK, 1954, p. 70.

²⁵. Lytta BASSET, Francine CARRILLO, Suzanne SCHELL, *Traces vives. Paroles liturgiques pour aujourd'hui*, Genève, Labor et Fides, 1997.

nique, affirme le caractère sacré de Dieu seul et proclame que sa gloire remplit l'univers ! C'est une sorte de louange cosmique.

Le *Sanctus* (« Saint, saint, saint est le Seigneur » est la forme classique de cette louange) se rencontre d'abord au IV^e s. dans une forme plus juive, et non dans un contexte eucharistique, dans les *Constitutions Apostoliques*, Livre 7.53. Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que le *Sanctus* ne reproduit exactement ni Ésaïe 6.3 ni Apocalypse 4.8. C'est pourquoi nous avons préféré les citer dans leur parure biblique. Le chant d'Apocalypse 19 relatif aux noces de l'agneau, que la Cène anticipe, convient également. Nous avons aussi proposé le chant « Grandes et admirables (merveilleuses) » (section 83). Il reprend « Le cantique de l'Agneau » d'Apocalypse 15.3-4.

Mais pourquoi citer, à la section 60, Ézéchiel 3.12 ? Cet emploi remonte très loin dans l'histoire puisqu'on rencontre ce verset associé à Ésaïe 6 dans le « Kedusha », prière de la liturgie juive de la synagogue²⁶.

Nous écartons expressément l'acclamation, souvent jointe au *Sanctus*, *Benedictus qui venit* (Béni soit Celui qui vient) malgré son contenu biblique. Elle n'a aucun lien avec Ésaïe 6. La phrase de départ remonte au Psaume 118.26 et l'acclamation liturgique dans son ensemble est tirée du récit des Rameaux de Matthieu 21.9 (ou Mc 11.9). Mais son utilisation à la messe pouvait renforcer une doctrine de la présence réelle car « celui qui vient au nom du Seigneur », c'est le Christ qui descend en personne lors de la communion. C'est pourquoi certains protestants l'ont enlevée du rite. C'est une pièce rapportée à la liturgie qui la détourne de son contexte biblique.

L'absence d'un Chant d'anamnèse dans le dossier est malencontreuse. Il convient de chercher ceux qui expriment clairement une théologie acceptable, incluant la résurrection et l'ascension du Christ, et non pas seulement une référence à sa mort. Or, l'*Agnus Dei* est devenu une constante des messes chantées. À Rome, sous le pape Sergius (687-701), l'on se mit à chanter Jean 1.29 comme dévotion pendant la fraction. Devenu chant avant la communion, on en arriva à identifier l'hostie au Christ souffrant, « Voici l'Agneau de Dieu », et ceci pour enlever le péché. L'élévation de l'hostie, pratique plus tardive, vient appuyer ce glissement fâcheux. Le tout a abouti à l'adoration superstitieuse, tout le contraire de ce que le Christ avait commandé. Nous l'écartons non sans regret, malgré le fait que John Featherstone a composé un *Agnus Dei* pour son CD *Credo*, sur le plan musical, une « messe évangélique ». Une autre solution serait

²⁶ Selon l'évangélique anglican Roger BECKWITH, « The Jewish Background to Christian Worship », in Cheslyn JONES, Edward YARNOLD, Geoffrey WAINWRIGHT, sous dir., *The Study of Liturgy*, Londres/New York, SPCK/OUP, 1978 (1992), p. 49.

le cantique de César Malan, « Agneau de Dieu, Agneau vainqueur » (1823 ; Arc en Ciel, 463, *Alléluia*, 14-10), s'il n'est pas chanté à titre de doxologie.

En 1549, Cranmer propose une autre solution : « L'Agneau Pascal », qui n'a pas survécu aux révisions ultérieures :

Le Christ, notre Agneau pascal, s'est offert pour nous, une fois pour toutes, quand il a porté nos péchés en son corps sur la croix. Car c'est lui, le véritable Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde. Ainsi, observons une fête sainte et joyeuse avec le Seigneur²⁷ !

Notons les allusions à plusieurs passages bibliques : Jean 1.29 ; 1 Pierre 2.24 et 3.18 ; et surtout à 1 Corinthiens 5.7-8. Cranmer souligne, selon son habitude, que le sacrifice de la croix est achevé. Une note festive complète bien l'ensemble. Avant tout, il répond à un désir pastoral d'être assuré du pardon en invoquant le sacrifice sanglant du Calvaire. Ce désir refait surface chez bien des évangéliques francophones lorsqu'on choisit de chanter à la Cène des cantiques revivalistes du XIX^e s. qui brandissent le sang du Christ. Cette dévotion populaire, transmise aussi par des chorals luthériens, est donc un reliquat du Moyen Âge ! On peut cependant lui reprocher de focaliser l'attention étroitement sur la mort du Christ sans allusion à la résurrection. Nous discuterons plus loin des chants qui peuvent accompagner la distribution.

Toute l'assemblée peut participer en prononçant ensemble des prières : l'« Humble accès » (qu'il faut imprimer ou afficher à l'écran) ou le Notre Père. Cette dernière est la prière de l'assemblée par excellence, si l'on admet qu'il est licite de la réciter en Église. Mais à quel moment ? Cyrille de Jérusalem rapporte son emploi entre la consécration et la communion²⁸. Ambroise de Milan plaide pour une communion fréquente en s'appuyant sur la pétition : « donne-nous notre pain de ce jour ²⁹ ». L'emplacement traditionnel, tant oriental que catholique, est juste *avant* la distribution. Zwingli le maintient en 1523 au titre d'une réponse du peuple à une prière³⁰. Du côté anglican, le Prayer-Book de 1549 l'insère après la consécration, tandis qu'il sert de prière *après la communion* dans les recueils de 1552 et de 1662.

Quel rapport précis y a-t-il entre cette prière et la Sainte Cène ? À notre avis, il n'existe aucun lien direct. C'est pourquoi nous préférons la réciter pour couronner un temps d'intercession ou pour débiter un culte. Car cette prière

27. Traduction personnelle du « Prayer-Book » de 1549.

28. Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse mystagogique*, xxiii. 11.

29. *De sacramentis*, Livre V, 18.

30. ZWINGLI, *Epicheirésis* (1523), version anglaise n° 27a, p. 131, in Ronald C. D. JASPER & Geoffrey CUMING, *Prayers of the Eucharist : Early & Reformed*, Londres/New York, Collins/O.U.P., 1975 (21980), cité comme PEER (selon l'édition de 1980).

renferme une série de requêtes générales et non une action de grâces spécifique au repas du Seigneur.

Une dernière façon de rendre la grande prière plus interactive est d'insérer un répons (sur l'écran), que l'assemblée reprend à plusieurs reprises au long de la grande prière (voir section 82).

3. Le récit d'institution, un simple rappel ?

Faut-il toujours prononcer le récit d'institution de la dernière Cène selon les évangiles ou selon Paul ? Notons son absence dans un petit nombre de liturgies des premiers siècles³¹. Avant de conclure hâtivement, notons les diverses pratiques du côté protestant.

Luther conserva la pratique catholique consistant à réciter, *comme une prière*, le récit d'institution et surtout les paroles du Christ. Luther considère indispensable les *Verba Christi*, comme effectuant la consécration³²! Dans la même veine, en 1662, les anglicans insèrent en tête du récit le titre de « Prière de Consécration », et ajoutent à la fin un amen. Depuis le XX^e s., on prétend que toute la grande prière, et non un moment isolé, sanctifie le pain et la coupe pour le repas du Seigneur. Cet argument est valable si l'on admet la notion de « consécration » ! Mais il n'est pas le seul employé pour défendre le récit comme prière. On pourrait prétendre que la répétition des paroles d'institution lors de chaque Sainte Cène fait partie du rituel invariable et inoubliable ! (dans notre dossier, le récit d'institution sert de prière, aux sections 65 à 67 et 83).

Calvin fait intervenir le récit d'institution de la Cène sous la forme d'une « instruction » qui légitime l'action qui suit (les sections 4, 84 et 35 incarnent ce modèle qui a notre préférence car le récit ressemble plus à un ordre à accomplir qu'à une prière). Calvin emploie le texte de 1 Corinthiens 11. 23-29 et non celui des évangiles, comme chez Bucer (le passage de Paul convient mieux dans cette optique, contrairement à son emplacement dans le dossier).

Par contre, des créateurs liturgiques réformés francophones comme Osterwald à Neuchâtel (1713) et Bersier à Paris (1874) doublent le récit : il sert une fois d'« instruction » et une seconde fois de « prière » au milieu de la grande prière d'action de grâces. Cette double lecture alourdit le tout, il vaut mieux l'éviter. Bürki juge cette tentative de réconcilier les deux traditions peu satisfai-

³¹. *La Tradition Apostolique, Addai et Mari* ; voir Enrico MAZZA, « Le récent accord entre l'Église chaldéenne et l'Église assyrienne d'Orient sur l'eucharistie », in *Les Mouvements liturgiques. Corrélations entre pratiques et recherches, Conférences St. Serge Paris 2003*, Rome, Edizione Liturgiche, 2004, p. 205-215.

³². Voir *Deutsche Messe* (1526) : Martin LUTHER, *La messe en langue allemande et l'ordre du service divin*, (1526), *Œuvres*, tome IV, Genève, Labor et Fides, 1958, p. 205-221.

sante³³ (d'où le simple rappel de l'institution au cours de la prière à la section 82).

De plus, les paroles du Christ interviennent souvent lors de la distribution (ce n'est pas le cas dans notre dossier). Quelle que soit la manière d'employer le récit d'institution, il vaut mieux éviter les doublons et se servir des paroles du Christ ainsi que d'autres textes avec intelligence et conviction.

4. *Quelle prière d'action de grâces ?*

Plusieurs questions s'entremêlent à ce sujet. Comment rendre grâce sans ennuyer les gens par un cours de dogmatique condensé ? Pourquoi énumérer les hauts-faits de l'histoire du salut et lesquels ? Des psaumes historiques tel le 105 ainsi que le récit de la Pâque juive fournissent des précédents pour une telle action de grâces. Surtout, on ne doit pas chercher à tout dire à chaque Cène. Les variations sont innombrables dans les liturgies anciennes. Peut-on discerner des références indispensables ? Le thème du culte ainsi que le sujet de prédication peuvent fournir des motifs de remerciement. Mais il s'agit de « faire mémoire du Christ » ou « d'annoncer sa mort », ce qui implique au moins une mention de l'incarnation, de la croix et de la résurrection. S'agit-il en fait d'une « louange » ? Nous préférons distinguer l'action de grâces de la « louange » et réserver cette dernière au temps de la distribution. Mais ces catégories se recoupent. Faut-il suivre une structure trinitaire (voir la prière sur ce modèle de la section 5) ?

Faut-il une seule grande prière d'action de grâces ou deux prières de remerciement, l'une pour le pain, l'autre pour la coupe ? Cardale a deux prières à l'instar de la *Didachè* ! En effet, selon les évangiles synoptiques, Jésus prononça deux prières séparément, à des moments différents du repas. Mais nous ne savons strictement rien de leur contenu. Cette pratique a la préférence de Luther dans sa *Deutsche Messe* (1526)³⁴. Elle est courante chez les Baptistes, où souvent deux membres du Conseil, ou désignés par un membre du Conseil, remercient Dieu avant de distribuer. En pratique, la prière improvisée tend à se focaliser sur le « pain » ou « la coupe » plus que sur les interventions de Dieu dans l'histoire du salut. Veillons à ce que ces actions de grâces aient un rapport clair à la Cène (la rubrique qui introduit la section 40 précise notre pensée à ce sujet).

Examinons la raison d'être des composantes de cette grande prière. Notre titre : « Dialogue initial³⁵ » (section 42), tient à bien marquer le *début de la*

³³. BÜRKI, *Cène du Seigneur, Eucharistie de l'Église*, 17B, p. 115.

³⁴. *Deutsche Messe* (1526).

grande prière. Sa forme responsoriale souligne le caractère ecclésial de la Cène. Il comporte la salutation biblique de Ruth 2.4 : « Le Seigneur soit avec vous ! », qui débute le traditionnel *Sursum Corda* (section 43). Celui-ci remonte à la *Tradition Apostolique* d'Hippolyte de Rome. La réponse : « Et avec ton esprit », est diversement comprise à l'instar de Galates 6.18 (la section 44 fournit une autre version, d'origine anglicane, construite de versets bibliques ; elle pourrait fournir un dialogue interactif pour une assemblée qui hésite à reprendre un texte associé, à tort, au catholicisme).

Le terme habituel de « préface » s'inspire du latin *praefatio* qui veut dire proclamer et non pas introduire. Nous considérons donc que le début de la grande prière n'est pas une « préface » facultative ; et que l'emploi du terme masque l'unité de toute cette action de grâces qui s'étend du dialogue jusqu'à la doxologie. Mais son usage persiste, notamment dans le classeur réformé de 1997, qui supprime la confession de Foi lorsqu'il y a « préface », estimant à juste titre que cette prière « proclame » la foi. La « liturgie pour le Repas du Seigneur » du recueil *Alléluia* (2005) conserve le terme et insère le titre de « prière eucharistique » seulement après le chant du *Sanctus* ! Ceci confirme notre crainte.

Nous avons inventé le terme de « Proclamation festive » (voir sections 50-59) pour remplacer celui des anciennes préfaces propres à chaque fête chrétienne. Ces paroles proclamant un aspect du ministère et de l'œuvre du Christ, il est possible de les lier aux fêtes de l'année chrétienne ou de les employer suivant le thème du culte ou en reprenant le sujet de la prédication.

Nous avons laissé en friche quelques passages bibliques (voir les sections 47-49) qui sont destinés à servir de fil conducteur pour une grande prière. Il est ainsi possible de prolonger le thème de la prédication, notamment lors des dimanches d'offrande pour la diaconie, les vocations et la mission, en les appliquant au ministère du Christ. De même, ces passages pourraient démarrer une prière qui valorise la portée sociale (repas intergénérationnel) et économique (partage entre nantis et pauvres) de la Sainte Cène.

La notion d'anamnèse suscite encore débat. Mais beaucoup, pasteurs aussi bien que fidèles, ne saisissent pas pleinement la parole du Christ : « Faites ceci en mémoire de moi ». La Cène n'est pas un aide-mémoire de la croix, prise sans référence à la résurrection. Il faut y insister fortement, car le conservatisme des prières improvisées à ce sujet ainsi que leur faible contenu sur ce point reflètent des conceptions inadéquates.

³⁵. Paul DE CLERCK, liturgiste catholique, souligne le caractère ecclésial (communautaire) de ce dialogue introductif dans : *L'intelligence de la Liturgie*, Paris, Cerf, 1995, p. 95-103.

Dans la suite de la prière, il est tout à fait en harmonie avec Hébreux 11 de faire mémoire des saints témoins, qu'ils soient bibliques ou de l'histoire de l'Église. Il vaut mieux citer peu de personnes, et que le rapport avec le reste du culte soit évident. Nous écartons sans hésitation toute intercession en faveur des défunts. Par contre, il est édifiant de supplier le Seigneur (section 76) de parfaire son Église et ainsi de rassembler l'ensemble des élus dans son royaume éternel, faisant ainsi écho à la *Didachè* (ce texte a été mis en musique par Christian Glardon, voir *Alléluia*, « Et comme les épis », n° 24-15).

Une prière qui invoque l'Esprit sur l'assemblée (épiclese) mais non sur le pain et la coupe comme dans la tradition orthodoxe, n'est pas habituelle. Et pourtant, elle reste conforme à la pratique juive avant les repas, reprise par 1 Timothée 4.4-5. On trouve une possible épiclese chez Cranmer³⁶, mais c'est par l'intermédiaire de la tradition presbytérienne où elle refait surface dans les *Directives de Westminster* et chez Baxter. Nous plaidons que l'invocation de l'Esprit pour transformer l'assemblée est primordiale dans une théologie évangélique (la belle prière de l'actuel président de la Fédération Protestante, Claude Baty, section 84, va dans ce sens ; on retrouve l'épiclese de la section 5 à la section 72).

Une Doxologie (section 80), parole qui rend gloire à Dieu et conclut la grande prière, mérite d'être récitée, voire chantée sur une musique éclatante. Celle des liturgies anglicanes, en écho au *Messie* de G.F. Haendel, reprise d'Apocalypse 5.13, fait fort bien l'affaire : « Bénédiction, honneur, gloire et pouvoir, à Toi, aux siècles des siècles ! » Des doxologies trinitaires, sous forme d'une strophe finale de cantique, figurent en grand nombre dans le recueil *Alléluia*, sur diverses musiques. Les épîtres et l'Apocalypse fournissent également des trésors (notamment Rm 11.36 et Jude 25 qui pourraient servir tels quels à la Cène). Le dossier propose tout de même ceci :

« Ô Seigneur, Père, Fils et Saint-Esprit, tu créés, tu bénis et tu renouvelles : à toi, louange et honneur, aujourd'hui et pour toujours » (section 15).

La triple action divine : « créer, sanctifier et bénir », se trouve dans la liturgie Mozarabe et dans le canon romain³⁷. Nous lui préférons « renouveler » pour remplacer « sanctifier », moins accessible et sujet à malentendu. Mais même le terme « bénir » devient ambigu dans le contexte français actuel.

36. CRANMER, « Prayer-Book » (1549): « Hear us (o merciful Father) we beseech thee ; and with thy Holy Spirit and Word vouchsafe to bless and sanctify these thy gifts and creatures of bread and wine that they be unto us the body and blood of thy most dearly beloved Son Jesus-Christ. »

37. PEER, n° 22 et 25, p. 111, 122.

5. Quel sens pour la fraction du pain et la libation du vin ?

Faut-il accomplir des gestes en rompant le pain et en versant le vin ? À quel moment réaliser ces « actes manuels » ? Luther voit l'élévation comme une proclamation dans la *Deutsche Messe*. La fidélité au Christ ne consiste pas en un mimétisme au cours d'une prière, pendant le récit d'institution comme c'était le cas dans le catholicisme de Trente ou dans la liturgie anglicane de 1662. Baxter introduit la libation, le fait de verser le vin d'une cruche dans la coupe. Cette pratique est un correctif, mais devrait intervenir avant toute prière d'action de grâces, et non juste avant la distribution, sinon il n'est pas clair qu'on rend grâces pour la coupe.

La « fraction du pain » est un moment indépendant du récit d'institution dans la tradition calviniste, suivie sur ce point par la liturgie œcuménique de Lima (1982), affirmée dans la Concorde de Leuenberg (1973). Nous préférons cette manière de faire (voir sections 90-93). Si l'on utilise 1 Corinthiens 10.16-17, évitons la version : « la coupe que nous bénissons », car en réalité on bénit Dieu pour la coupe dans la tradition juive reprise ici !

Certains peuvent se demander si l'on doit employer du pain ordinaire ou du pain azyme ; du vin rouge ou du jus de raisin ; et si le repas du Seigneur doit garder son caractère de « repas ordinaire » pour la culture française. Sans que la Cène se transforme en « agape » selon un menu local, il vaut mieux respecter la tradition juive et réformée en prenant du pain de froment et du vin rouge³⁸. Le jus de raisin peut servir à l'hôpital (voir section 11) ou dans des circonstances particulières. Les textes bibliques sont formels, mais on ne modifie pas impunément des habitudes introduites au XIX^e siècle pour des motifs valables. Il en est de même pour la question des verres individuels. La fidélité à la parole apostolique plaiderait pour une coupe partagée. Les soi-disant soucis d'hygiène³⁹ ne devraient pas masquer d'autres enjeux (tel 1 Co 11.30ss). L'emploi du vin et, en cas de risque de contagion, la pratique consistant à tremper son pain dans la coupe (l'intinction), devraient limiter les risques d'infection. Sinon, la pratique consistant à élever la coupe devant soi sans la laisser toucher ses lèvres est une option permise dans la tradition réformée.

Il me semble préférable que les restes soient mangés et bus sur le champ, ou à l'issue du culte : soit par l'officiant, ou mieux avec diacres et anciens, ceux qui

³⁸. Voir la discussion chez Jean-Jacques von ALLMEN, *Célébrer le salut. Doctrine et pratique du culte chrétien*, p. 168-173.

³⁹. Voir les remarques du médecin réformé André SCHLEMMER en faveur d'une coupe unique : *En Esprit et en vérité. Le culte dans l'Église Réformée*, Paris, Messageries Évangéliques, 1947, p. 38-42.

distribuent. C'est l'avis de Luther suivi par Von Allmen⁴⁰. Cette pratique évite toute superstition et négligence. De plus, elle évite de heurter des visiteurs d'autres convictions.

6. *Qui inviter et comment distribuer ?*

Les paroles d'invitation résument à elles seules la théologie du rite (voir sections 94-99). Évitions les vaines redites qui ne seront pas suivies ni entendues par des visiteurs. Les questions d'accès à la Cène divisent historiquement les évangéliques. Les pratiques ont évolué depuis le XIX^e s. L'invitation, chez Bersier, remonte à Calvin:

Venez-y recevoir l'assurance de l'amour de Dieu, le sceau de son alliance et le gage de ses promesses⁴¹.

Les expressions « nourriture spirituelle » et « breuvage spirituel » (section 17) se rencontrent dans la liturgie mozarabe et chez Calvin, et proviennent de 1 Corinthiens 10.3-4.

Quant à la distribution, plusieurs questions se posent⁴². D'abord, concernant l'endroit et la posture des fidèles. Vaut-il mieux former un cercle autour de la table ou se présenter en défilé ou à genoux⁴³ devant le pasteur, ou rester assis, ou se mettre debout à sa place ? Chaque option a des antécédents historiques, ses partisans et ses arguments. Toutefois, la position assise ne remonte qu'à Zwingli au XVI^e s. La Pâque juive se mangeait debout, selon Exode 12.11, mais il semble que les apôtres étaient allongés sur des divans lors du dernier repas. La pratique des « tablées » serait une solution intermédiaire, qui maintiendrait le caractère de repas communautaire, à moins que tous forment un grand cercle.

Ce temps de la communion est-il propice au chant communautaire ou au silence ? Nous avons indiqué notre préférence pour des prières et des louanges communautaires. Bersier propose de l'accompagner par une parole biblique adressée à chaque participant⁴⁴. André Schlemmer, liturgiste réformé, déconseille cette pratique :

[Elle] a le grave inconvénient psychologique de porter les fidèles à penser à cette parole plutôt qu'au corps et au sang de Jésus-Christ, donc à ne pas discerner ceux-ci à l'instant même

⁴⁰. J.-J. von ALLMEN, *Célébrer la salut*, p. 182-183. Il signale l'avis de Richard PAQUIER, *Traité de Liturgique*, Paris/Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1954, qui suggère, selon l'analogie avec la Pâque juive, de brûler les restes (Ex 12.10). Ainsi, ce qui n'a pas été consommé par le fidèle sera consommé par la flamme.

⁴¹. *Projet*, p. 153, reprend la *Liturgie de Genève* (1743), p. 78 ; voir BÜRKI, *Cène*, vol. A, p. 37.

⁴². Voir von ALLMEN, *Célébrer la salut*, p. 174-181, qui relève dix problèmes.

⁴³. Voir notre article « La "Rubrique noire" par autorité du Parlement ? Recevoir la Communion à genoux : avatars de cette pratique dans l'Église d'Angleterre », in *L'autorité dans la liturgie (Conférences St. Serge Paris 2006)*, Rome, Edizione Liturgiche, 2007, p. 221-231.

⁴⁴. *Liturgie de l'Étoile* (1874), p. 117, éditions de 1876 et 1885, p. 231. Bersier reproduit cette pratique dans son *Projet*, p. 158.

qu'ils communient : autrement dit, ils reçoivent une parole de l'Écriture, au lieu de la Parole vivante⁴⁵.

Sa façon d'opposer la Parole vivante aux Écritures, comme si ces dernières n'étaient pas des paroles vivantes, ne s'accorde pas avec notre théologie. Il a cependant raison de dire qu'il ne faut pas disperser l'attention ni « privatiser » la Cène par une parole individuelle spécifique à chacun.

Le chant des « psaumes du Hallel » (113-118) par Jésus à la dernière Cène préfigure-t-il une louange ? Calvin préconise le Cantique de Siméon ou le Psaume 138. Le réformateur écossais John Knox indique le Psaume 103⁴⁶. Dès 1552, le Prayer-Book a placé le « Gloria in excelsis » bien après la distribution. Cardale a repris l'hymne *Te Deum*, parfois considéré comme une prière eucharistique. Depuis le XIX^e s., anglicans et luthériens chantent des cantiques ou des chorals de communion (pour des suggestions de psaumes, voir sections 100-109, et autres textes récités ou chantés pour louer Dieu ainsi que les cantiques, listés à la suite des textes).

7. Quelle place accorder à l'offrande de soi ?

L'expression « offrande » recouvre plusieurs réalités, et en particulier l'offrande de soi à Dieu. Une étude du vocabulaire du Nouveau Testament est éclairante⁴⁷. La collecte en faveur des chrétiens de l'Église de Jérusalem ne se réduit pas à une œuvre d'entraide :

Vous serez ainsi riches de tout, pour toute la générosité qui produira, par notre entremise, des actions de grâces envers Dieu. Car le ministère de cette offrande, non seulement supplée à ce qui manque aux saints, mais encore fait abonder les actions de grâces envers Dieu (2 Co 9.11-12, NBS).

Elle revêt aussi un caractère culturel. Elle est présentée comme « le ministère [gr. *leitourgia*] de cette offrande », alors qu'on parle aussi de collecte. Elle vise à multiplier les actes de reconnaissance envers Dieu. Elle est l'ancêtre de la collecte en faveur des pauvres. Depuis la Réforme, la collecte servait ainsi, sans s'y limiter, à une action diaconale. Les versets de l'offrande, propres au Prayer-Book anglican, attestent cette lecture. Ils ont été repris par les Méthodistes et par Cardale⁴⁸ (sections 110-119). Ils évoquent l'offrande en faveur des pauvres.

⁴⁵. A. SCHLEMMER, *En Esprit et en vérité*, p. 44. R. PAQUIER, *Traité de Liturgique*, p. 167, est du même avis. Voir la discussion de von ALLMEN, *Célébrer le salut*, p. 174-178.

⁴⁶. *The Form of Prayers and Ministration of the Sacraments* (1556), in PEER, n° 36, p. 181.

⁴⁷. Voir von ALLMEN, *Célébrer le salut*, p. 214-216 ; A. HAMMAN, *La Prière : le Nouveau Testament*, Tournai, Desclée, 1959, p. 317-320.

⁴⁸. Colin BUCHANAN, *The End of the Offertory. An Anglican Study*, Grove Liturgical Study 14, Bramcote Grove Books, 1978. Voir aussi David H. TRIPP, « The Liturgy of the "Catholic Apostolic Church", a minor chapter in Ecumenical History », *Scottish Journal of Theology* 24, 1969, p. 437-454.

En France, la Loi de 1905, qui règle le fonctionnement des associations cultuelles stipule que les dons et cotisations servent aux frais du culte. L'Église catholique a créé dans ce sens le « denier du culte ». Du côté protestant, il s'agit de soutenir le ministère de la Parole en permettant aux pasteurs d'exercer leurs dons à plein temps pour l'Église. En pratique, l'offrande sert aussi à payer les factures de l'Église locale et à l'entretien d'un lieu de culte. Cependant, cette loi empêche la collecte pendant le culte en faveur des œuvres sociales. Elle incarne ainsi une séparation entre l'offrande visant à couvrir les frais du culte et les dons en faveur des autres. Le financement d'implantations d'Églises et du travail missionnaire n'est pas non plus pris en compte.

Tout cela ne doit pas faire oublier que le geste rituel (et réel) consistant à offrir son argent à Dieu est signe de l'offrande de soi au service du Seigneur. Placer cette offrande à la suite de la Cène évite les malentendus liés à l'Offertoire traditionnel. Ainsi, cet emplacement permet que l'offrande de soi constitue une réponse au mémorial de « l'offrande unique » (Hé 10.14) du Christ en notre faveur.

Conclusion

De notre dossier historique, nous retenons l'apport de Calvin, notamment sur deux points : l'exhortation périodique et la préparation spirituelle. Nous avons insisté sur « une dimension kerygmaticque élargie ». La Cène fait mémoire non seulement de la croix, prise comme un événement isolé, mais aussi de la personne et du ministère du Christ, depuis son abaissement jusqu'à son exaltation. Nos choix ont été déterminés par le fait que la Cène est avant tout un *repas communautaire*. Nous avons passé en revue plusieurs propositions pour rendre le déroulement de la Cène plus interactif, à la fois par des chants, des réponses et des prières spontanés. La prière d'action de grâces a été analysée et des liens suggérés entre elle et la prédication et la louange. Nous préférons utiliser le récit d'institution comme « instruction » que comme prière invariable. Nous avons écarté les « actes manuels » de la prière, à la faveur d'une fraction du pain et d'une libation du vin comme rituel culminant de la célébration. Nous proposons de conserver l'emploi du pain et du vin, et l'usage d'une coupe partagée. Nous avons examiné les diverses manières de distribuer la Cène et mis en avant l'offrande de soi comme élément oublié du culte. Pour clore lisons Romains 12,1-2 et ensuite : « Envoie-nous dans ce monde pour vivre et servir à ta louange et gloire. Amen. ».

Stuart LUDBROOK